

Personnages yerrois oubliés

C'est vrai on oublie, c'est odieux, c'est cruel, mais pourquoi s'indigner, c'est humain. Notre mémoire ne peut pas tout retenir. Les faits d'aujourd'hui auxquels nous n'attachons pas une très grande importance, disparaîtront avec le temps qui passe, de notre mémoire. Réactivons donc nos connaissances.

Les Yerrois se souviennent des Caillebotte : Gustave peintre, collectionneur de tableaux de ses amis impressionnistes, architecte naval, Martial compositeur de musique, philatéliste avec son frère, Alfred le demi-frère, curé à St Georges puis à Notre Dame de Lorette ; du sinologue Henri Cordier modèle et cousin de Gustave Caillebotte qui a voulu reposer dans le cimetière communal¹ ; du prince hongrois Rákóczi réfugié aux Camaldules ; de l'architecte royal Jean Thiriot ; du baron Gourgaud ancien maire ; de Budé seigneur d'Yerres.

Nous avons voulu remettre à la lumière des femmes et des hommes nés, décédés ou ayant vécu à Yerres dans des temps plus ou moins anciens et qui à leur époque ont compté pour la France. Ce furent des personnages publics, des politiques, des artistes (peintres, sculpteurs, architectes, acteurs, etc.), des militaires, honorés de leur vivant, que nous avons oubliés aujourd'hui. Parfois quelques uns ont donné leur nom à des rues, des avenues, des boulevards, des places de Paris ou de villes de Province et si, grâce à cela, leurs noms sont encore présents à notre mémoire, peu de personnes connaissent en détail leurs actions qui leur ont valu cet honneur. Nous allons présenter ici quelques uns de ces valeureux personnages, que nous avons retrouvés au cours de nos recherches aux archives municipales ou sur le site *gallica* de la BNF.

Le lecteur va s'apercevoir que les 10 personnes présentées ici sont des hommes. Ce n'est pas volontaire. Eva Gebhard aurait pu les accompagner mais elle a fait l'objet d'un article dans le journal municipal².

¹ La concession n'étant plus entretenue a été reprise par la commune.

² Article publié par Monique Patron pour la SHY.

L'art n'a pas de frontière

Arts du spectacle, sculpture, architecture, gravure, sont autant de vocations qui ont suscité chez les hommes une envie de résider à Yerres.

Jean-François Boursault (Paris 19 janvier 1750 – Paris 25 avril 1842)

Jean-François Boursault dit Boursault-Malherbe est un acteur, auteur, directeur de théâtre, homme d'affaires et révolutionnaire français.³

Arrière-petit-fils du poète dramatique Edme Boursault, Jean-François Boursault-Malherbe est le fils de Jean-Claude Boursault (né en 1725), un riche drapier du quartier des Innocents qui le destine au barreau, et de Marguerite-Françoise Cols. Préférant le théâtre, il quitte sa famille pour suivre une troupe ambulante où il occupe bientôt le premier rang, sous le nom de « Malherbe », emprunté au poète François de Malherbe. A Bourg-en-Bresse, il enlève la fille d'un tailleur, Jeanne Perrier, qu'il épouse en premières noces.

Il débute avec succès à Paris le 5 décembre 1778, dans *Le Philosophe marié*⁴. Ensuite il prend la direction du Grand-Théâtre de Marseille, avant se retrouver à la tête de celui de Palerme, sous la protection du vice-roi de Sicile. Couvert de dettes, le roi Ferdinand I^{er} lui vient en aide.

Il rentre en France en 1789 où il s'enthousiasme pour les idées nouvelles et rencontre le comédien Collot d'Herbois⁵, qu'il avait connu au collège. Il fait construire à Paris, passage des Nourrices⁶, un théâtre inauguré le 18 juin 1791. Il y fait jouer les pièces révolutionnaires de Ronsin, notamment *La Ligue des fanatiques et des tyrans*⁷. Le théâtre est fermé après le 10 août 1792.

Sans emploi, Boursault se tourne vers la politique, prenant part à l'émeute du 20 juin 1792⁸. Il se fait élire électeur de Paris puis, le 20 septembre 1792, député suppléant de la Seine à la Convention avec 320 voix sur 621 votants.

Le club des Jacobins l'exclut pour cause de banqueroute, le 30 décembre 1792. Le ministre de l'Intérieur, Jean-Marie Roland, lui confie la garde du mobilier des Tuileries, afin qu'il ait un logement et un salaire. Boursault-Malherbe est admis à siéger à la Convention le 22 mars 1793 en remplacement de Pierre Louis Manuel, démissionnaire. Il échappe à la proscription des Girondins⁹. Dénoncé à Robespierre pour avoir sauvé des Girondins en les déguisant en charretiers et en les faisant conduire à Caen, il est sauvé par Collot d'Herbois, qui le fait nommer représentant en mission en Bretagne en octobre 1793, pour acheter des chevaux pour l'armée. A Nantes, il se heurte à Jean-Baptiste Carrier¹⁰ et est accusé d'avoir profité de ses fonctions pour s'enrichir.

Il entre dans la compagnie Winter¹¹ comme associé. Il fait de gros bénéfices qu'il investit dans les biens nationaux.

Envoyé en août 1794 aux armées des côtes de Brest et de Cherbourg, il destitue les maires sans-culotte de Caen et de Saint-Malo et fait libérer de nombreux suspects à Brest et à Nantes, notamment la sœur de Charette.

Chargé de différentes missions politiques dans l'ouest, il fait arrêter de nombreux « terroristes » à Laval, supprime la Commission militaire révolutionnaire du département de la Mayenne et réorganise le tribunal criminel en octobre

³ Biographie extraite du dictionnaire des parlementaires français de 1789 à 1889 (Adolphe Robert et Gaston Cougny).

⁴ De Philippe Néricault Destouches, ce fut l'un des grands succès du XVIIIe siècle

⁵ Jean-Marie Collot commence à 18 ans une carrière d'acteur et choisit d'Herbois comme nom de scène.

⁶ Aujourd'hui passage Molière

⁷ Tragédie, en trois actes et en vers.

⁸ Manifestation populaire organisée par les Girondins, à Paris, le jour anniversaire du serment du jeu de paume.

⁹ 22 députés girondins à exilure (journées des 31 mai et 2 juin 1793).

¹⁰ Resté célèbre par les noyades ordonnées à Nantes de 1793 à 1794.

¹¹ Compagnie d'équipage d'artillerie

1794. Reprenant la pétition des habitants de Laval¹², il est de ceux qui contribuent à la mise en accusation de François Joachim Esnue-Lavallée¹³ dénoncé comme « terroriste ».

Peu avant l'insurrection royaliste du 13 vendémiaire an IV, il est envoyé en mission dans le Vaucluse afin de calmer les esprits pendant la mission d'Étienne Christophe Maignet¹⁴.

Il est élu député du Vaucluse au Conseil des Cinq-Cents le 23 vendémiaire an IV. Au premier renouvellement par cinquième de cette assemblée, il la quitte et revient à la vie privée en rachetant le théâtre Molière, devenu le « *Théâtre des Variétés nationales et étrangères* ». Il y fait jouer des traductions de William Shakespeare, Calderón, Lope de Vega, Kotzebue ou Schiller.

Le 21 germinal an X, Jeanne Perrier, avec laquelle il a eu deux filles, fait prononcer leur divorce à la mairie d'Yerres. Il épouse le 13 vendémiaire an XI, Rose-Marie-Alberte Bocquillon¹⁵, avec laquelle il a une fille, Alberte-Alexandrine, rue des Fossés-Montmartre¹⁶, à Paris le 11 ventôse an XII. Une seconde fille, Léonie-Amable-Alberte, naît en 1820,

En 1806, il est propriétaire d'une maison de campagne à Yerres¹⁷ dont le jardin est renommé pour ses plantes exotiques¹⁸.

Il abandonne le théâtre en 1807, et obtient une concession des boues et vidanges de Paris, ainsi que d'une maison de jeux en 1818, qui lui assurent une grosse fortune, qui lui permet d'acheter une importante collection de tableaux et de cultiver, dans de magnifiques serres chaudes construites dans ses jardins, les plantes les plus rares. Il introduit en France la *Rosa multiflora* en 1808 et le « rosier de lady Banks » en 1817. Il est également à l'origine de la « rose Boursault » en 1818-1820.

En 1822, il fonde avec des associés, une société pour le service des lits militaires¹⁹.

En 1827, Boursault est l'un des fondateurs de la Société royale d'horticulture de Paris.

En 1829, revenant à nouveau au théâtre, il rachète²⁰ pour un million 900 000

francs la salle Ventadour²¹, mais c'est un gouffre financier et il doit renoncer deux ans plus tard, ayant accumulé un passif de 600 000 francs. Alors il vend ses collections, ainsi que sa maison et ses jardins de la rue Blanche. Des maisons de rapport seront construites à la place de ses jardins et la rue centrale a conservé le nom de rue Boursault.

Il se retire près de Versailles, dans une maison plus modeste où il poursuit ses cultures jusqu'à sa mort, à l'âge de 90 ans.



Rosier de Boursault
Dessin par Pierre-Joseph Redouté

¹² 424 citoyens de Laval demandent la révocation des professeurs du collège qui avaient refusé de prêter serment.

¹³ Magistrat et révolutionnaire

¹⁴ Avocat et député du Puy-de-Dôme, participa à la répression de l'insurrection de Lyon

¹⁵ Née à Paris le 13 mars 1778, Rose-Marie-Alberthe Bocquillon, cousine d'Eugène Delacroix, avait épousé le 10 vendémiaire an VII (1^{er} octobre 1798) Pierre-Joseph Renoult, peintre et marchand de tableaux à Paris avec lequel elle avait eu deux filles dont Laïs, née le 12 prairial an VI qui deviendra musicienne et auteur de romans et de poèmes avant de mourir le 17 juin 1849, après avoir épousé Isidore Molinos. Rose-Marie-Alberthe Bocquillon divorce pour épouser six mois après Boursault. Elle meurt des suites d'un accident de voiture le 21 août 1852.

¹⁶ Rue présente sur les plans de Paris de 1760 et de 1771. Aujourd'hui rue d'Aboukir.

¹⁷ Il tient cette propriété de son père, Jean-Claude Boursault située dans l'ancien fief du Buet.

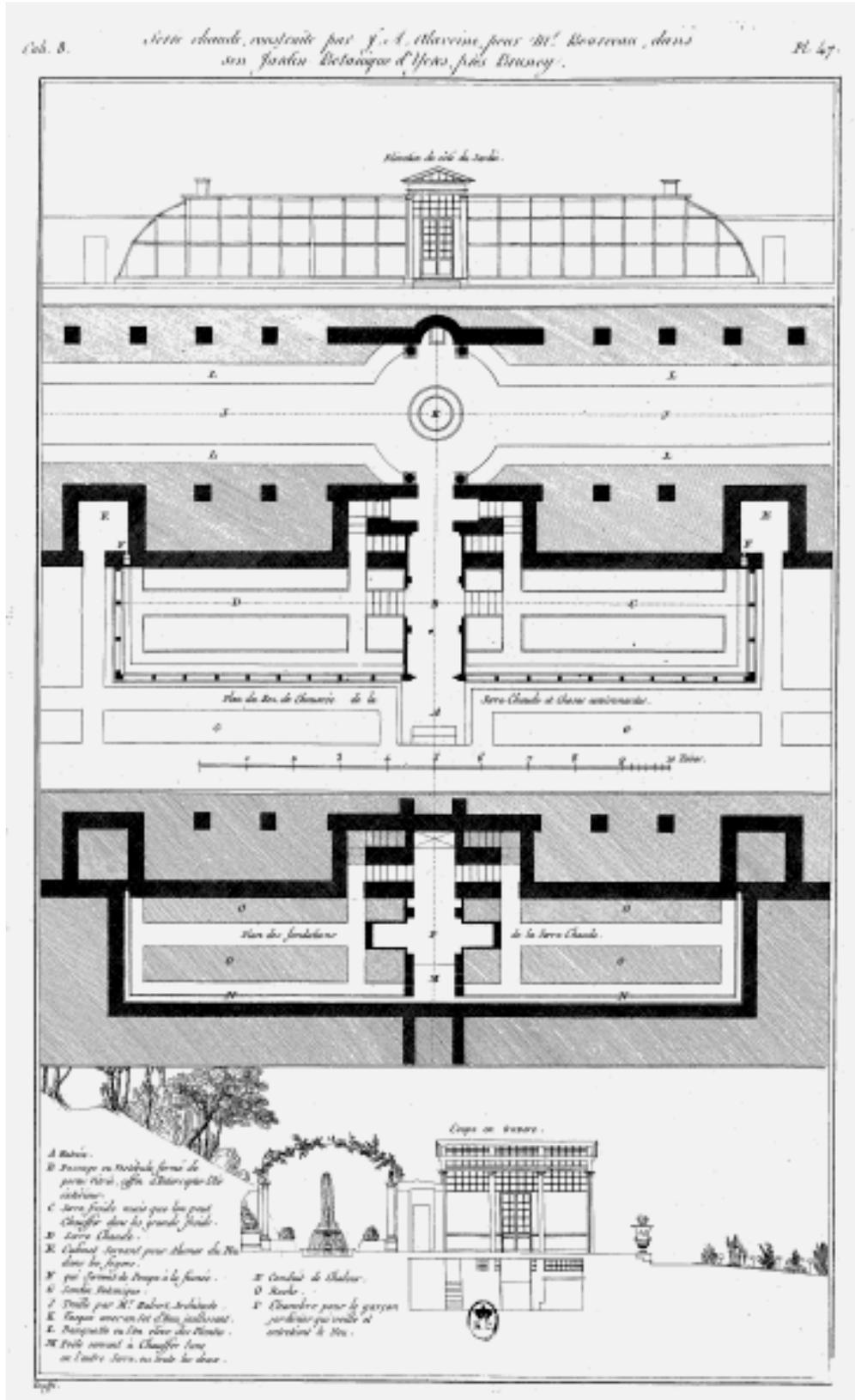
¹⁸ Voir le plan de la serre en page suivante.

¹⁹ Minutier central, acte reçu par Me Viault, le 12 mars 1822, la part de Boursault dans l'entreprise se monte à 272.471 F

²⁰ Minutier central, les 11 et 13 février 1829 devant Me Hailig.

²¹ Ancienne salle de théâtre située dans le 2^e Arrondissement de Paris.

Plan de la serre chaude construite par M. Alavoine²² (*Recueil d'architecture civile*) pour Monsieur Boursault dans son jardin botanique d'Yerres



²² Architecte qui dessina la « Colonne de juillet » Place de la Bastille à Paris.

Camille Lefèvre (Tours 2 juillet 1876 – Yerres 21 août 1946), architecte

Il fait de brillantes études au lycée Descartes de Tours puis à l'école des beaux-arts de la ville. Il est élève à l'École nationale professionnelle de Vierzon (ENP) de décembre 1892 à juillet 1894. Puis Il entre à l'École nationale supérieure des beaux-arts à Paris dans l'atelier de Victor Laloux²³. Il obtient, pour un projet de château d'eau, le grand prix de Rome en 1905. Il séjourne à la villa Médicis du 29 décembre 1905 au 31 décembre 1909.

Il se marie à Paris dans le 8^{ème} arrondissement le 2 juillet 1910. Sa femme, Eulalie Marie Faisans, née le 12 mars 1888 à Paris, est la fille d'un médecin de l'Hôtel Dieu.

Il est nommé en 1911 architecte du château de Fontainebleau, puis en 1916 architecte en chef des bâtiments civils et palais nationaux. Après la Première Guerre mondiale, il est nommé architecte en chef du Palais-Royal et de la Comédie-Française et en 1922, architecte en chef des palais du Louvre et des Tuileries. C'est à ce dernier titre qu'il réalise le Musée de l'Orangerie selon les désirs de Claude Monet²⁴. A partir de 1930, il accède au poste d'inspecteur des bâtiments civils et palais nationaux.

Après la Grande Guerre, on lui confie la responsabilité de la reconstruction des anciennes zones de combat. En 1919, il s'occupe de la région de Coucy-le-Château (02) où il réalise plusieurs bâtiments publics dont l'hôtel de ville.

Veuf depuis 1914, il se remarie le 6 juin 1925 avec Madeleine Léonie Pierrette Roujon, fille de Joseph Henri Roujon, directeur des Beaux-arts au moment du legs Caillebotte.

Il participe de 1925 à 1935 à la rénovation de la Casa de Velázquez²⁵ à Madrid, fondée en 1920 par Léon Chifflot. Cette maison permet aux artistes français de



Casa de Velasquez à Madrid

compléter leur formation en Espagne comme ils le font à la Villa Médicis à Rome.

Camille Lefèvre fait partie du comité d'architectes pour la réalisation du Palais des nations à Genève.



Palais des Nations à Genève

Pendant la Seconde Guerre mondiale, il participe au Comité national de reconstruction, section architecture instituée par le Régime de Vichy.

Il est nommé architecte en chef de la reconstruction de sa ville natale, Tours, dont le centre historique²⁶ avait subi un incendie en 1940. Mais décédé en 1946, il ne peut voir l'achèvement de ce projet.

Il habitait rue de Bellevue à Yerres dans une maison appelée « les Passiflores ».



Collection Gossôme Roncin

²³ On lui doit notamment la gare d'Orsay à Paris en 1900.

²⁴ Il recevra d'un fils de Claude Monet le tableau « Bras de Seine près de Vétheuil » aujourd'hui au musée des BA de Tours

²⁵ La Casa de Velázquez fut détruite en 1936 durant la guerre civile et reconstruite au même endroit en 1959.

²⁶ Reconstruction de la rue Nationale à Tours.

Jean-Pierre Marie Jazet (Paris 30 juillet 1788 - Yerres 16 août 1871), graveur.

Le peintre et graveur Philibert Louis Debucoart, veuf et ayant perdu son fils en 1801, épouse en seconde noce à 48 ans Suzanne Françoise Marquant et recueille son neveu âgé de 5 ans dont le père Jean Marin Jazet vient de mourir. Il le prend dans son atelier et enseigne à Jean-Pierre Marie Jazet le métier de graveur.

Jazet exécute des gravures au moyen de techniques assez différentes comme l'eau-forte, le burin, l'aquatinte. Il traduit sur le cuivre des compositions de peintres comme Carle et Horace Vernet, Hubert Robert et Jean-Louis David. Dans sa période de gloire (1819-1830) il est reconnu avec des gravures comme *Le Sacre* d'après David, le *Portrait du général Lassalle* d'après Gros, le *Combat de Nazareth*, mais aussi de nombreuses gravures d'après Horace Vernet.

Une autre de ses spécialités est la gravure des scènes de la vie de Napoléon 1er. Ses aquatintes, qu'il montre aux salons de Paris jusqu'en 1865, connurent un grand succès.

Jazet est son propre éditeur entre 1818 et 1823, établi tout d'abord au 71, faubourg Saint-Martin. Il habite ensuite 7, rue de Lancry où on le trouve avec ses associés pour la publication de ses gravures.

À partir de 1842, il ne travaille plus qu'exceptionnellement comme éditeur.

Il transmet son savoir-faire à ses deux fils Alexandre (1814) et Eugène (1815)²⁷.



Napoléon à Fontainebleau en avril 1814

Les activités de Jazet sont décrites dans le *Bazar Parisien* de 1826, comme suit :

« Élève et neveu de M. Debucoart, cet artiste a placé son nom immédiatement après celui de son maître. Les belles espérances que ses premières productions avaient fait concevoir ont été plus que réalisées. Le Bivouac du colonel Moncey, d'après H. Vernet ; les portraits du duc d'Angoulême, d'après Kinson ; du duc de Berri, d'après C. Vernet ; du général Aug. Colbert, d'après Girard ; la Revue du duc d'Orléans, d'après H. Vernet ; le Soldat laboureur, d'après le même, sont des morceaux de premier mérite. Plus récemment M. Jazet a mis au jour le siècle de François 1er, et enfin, en 1823, la belle gravure représentant le maréchal Moncey à la barrière de Clichy. Ces deux morceaux suffiraient seuls pour faire la réputation d'un artiste moins avide de gloire que M. Jazet. On a vu figurer au salon de 1824, avec cette dernière gravure, d'après H. Vernet, l'atelier de ce peintre ; une médaille a été sa récompense. Nous lui devons encore le portrait en pied de Sa Majesté Charles X, d'après le même. »

Jean-Pierre Marie Jazet est fait chevalier de la légion d'Honneur par le décret du 8 octobre 1846.

Le recensement de 1866 nous indique qu'il habite rue de l'Eglise en compagnie de sa femme, Félicité Moreau, d'une femme de chambre et d'une cuisinière.

Il décède en sa demeure le 16 août 1871.

Maurice Charpentier, (Paris 1^{er} octobre 1881 – Yerres 27 juin 1976), sculpteur, graveur en médailles

Adolphe Maurice Charpentier, fils de Louis et d'Eugénie Porcher, papetiers, naît au domicile de ses parents, 66 du faubourg Poissonnière dans le Xe arr. de Paris.

²⁷ Sa fille Louise épouse Jules Raingo

Engagé volontaire pour 3 ans au titre de la loi du 15 juillet 1889 visant l'article 23 (ouvrier d'art) dans un régiment d'infanterie, il est versé dans la réserve de l'armée active le 1^{er} novembre 1904, promu sous-lieutenant de réserve au régiment d'infanterie de St Quentin le 6 juin 1906. Son dossier militaire précise bien qu'il a fourni tous les ans jusqu'à 26 ans aux autorités militaires le certificat modèle I attestant qu'il n'a pas abandonné sa profession d'art. Il sera l'élève libre du sculpteur Louis-Ernest Barrias (1841-1905) à l'école des Beaux-arts de Paris.²⁸

Il compose des monuments aux morts de la guerre de 1870²⁹. Il réalise divers articles d'actualités sous le pseudonyme de d'Ayme Sécé³⁰.

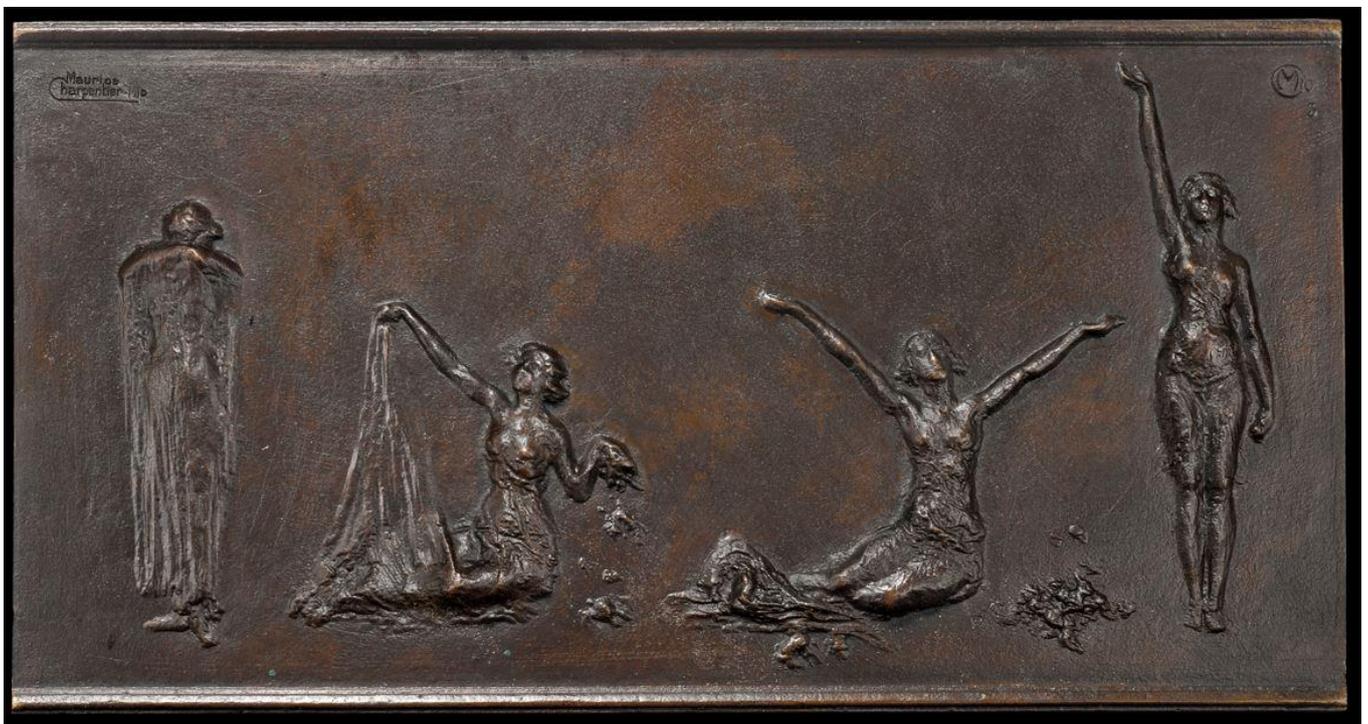
Membre de la Société des Auteurs et Compositeurs, sous le nom de Maurice Cerny, il écrit des poèmes dont une dizaine sont mis en musique comme : « Aux pays bleus »³¹, « A vingt ans »³², « La valse du baiser ». Le ténor Albert Vaguet enregistre chez Pathé la chanson « Rêve ou folie » (4963).

*« La gloire, hier ... ; l'oubli ... demain ;
 Tout passe et meurt ; de main en main
 Quoi qu'on ait dit ... et quoi qu'on fasse ...
 Un peu de terre ... et tout s'efface !
 Amis, pourtant ;
 N'en demeurez longtemps moroses ...
 Puisque, toujours, chaque printemps,
 Pour d'autres ... fleuriront les roses. »*
 Charpentier-Mio



Maurice Charpentier-Mio –
 Col. Michel Bonnard

Un jour, deux amateurs lui achètent une petite sculpture et lui adresse une place dans leur loge pour les ballets d'Isadora Duncan. Cela va décider de sa vie. Ce soir là, il schématise sur sa manchette, les attitudes de la danseuse. Rentré chez lui, il modèle la cire, guidé par ses croquis minuscules et par sa prodigieuse mémoire. Un matin, il porte à ses deux bienfaiteurs, la maquette en plâtre, des plus beaux instants d'Isadora. Il procède de la même manière aux ballets de Diaghilev. Les croquis rapidement saisis sur un programme vont devenir dans son atelier une féerie d'objets représentant des attitudes des danseurs.



Isadora Duncan (1912) -Col. Yates (New-York)

²⁸ Source Germaine Courmand.

²⁹ Monuments de Honfleur et de Beauvais en 1913.

³⁰ Selon la revue française mensuelle des Arts décoratifs appliqués (Éditions Edmond Honoré à Sèvres).

³¹ Création de Laurence Deschamps propagatrice de la bonne chanson dans les Salons (Arnaud Éditeur à Marseille).

³² Musique de Paul Delmet – Edition de la Société Musicale G. Astruc et Cie Bld des Italiens Paris.



Clustine et le petit rat (1914)

Isadora Duncan invitera Charpentier-Mio à une matinée qu'elle donnait dans son pavillon de Bellevue. Dans une lettre de l'artiste au directeur de la manufacture de Sèvres (G. Lechevallier-Chevignand) il écrit : « j'ai pondu là avec facilité une quantité de croquis rapides dont je viens d'exécuter en plaquette ou en frise une bonne part. Je crois que je n'ai pas perdu mon temps ».

Dans son mémoire de Master 2, Adèle Taillefait³³ écrit qu'un sujet (*Clustine et le petit rat*) a particulièrement intéressé Edgar Degas.

Un petit groupe d'admirateurs parmi lesquels on trouve Gustave Eiffel³⁴, se crée autour de lui. Il peut vivre de son art. Mais la guerre éclate.

Capitaine d'infanterie pendant la 1^{ère} guerre mondiale, il reçoit la croix de guerre, deux étoiles d'argent et une étoile de vermeil.

Après l'armistice, les temps ont changé, les modes surtout, Daighilev a évolué et a introduit dans ses ballets de la nouveauté qui ne plaît pas à Charpentier. Il se détourne de la danse.

Charpentier étant un nom répandu, il veut éviter toute confusion avec deux autres sculpteurs Maurice Charpentier (1858-1924) et surtout Alexandre Charpentier (1856-1909). Aussi à partir de 1914, il choisit d'ajouter à son patronyme, « en toute modestie » comme il disait : « MIO » c'est-à-dire MOI.³⁵

Il est élu sociétaire de l'Académie des Beaux-arts en 1920.

Il réalise alors des petites sculptures. Il utilise comme signature le cachet CMIO comme le montre l'image ci-dessous.

« *Le Petit journal* » nous apprend qu'en 1932 son atelier était installé au 4 rue Camille Tahan dans le 18^e Arr. Il y façonne de petites statues en grès beige à patine ocrée qu'il présentait au Salon. Il collabore avec la Manufacture de Sèvres et perçoit des droits d'auteur sur les ventes. La période de l'entre-deux guerres est une période florissante pour les affaires de Charpentier-Mio.



A partir de cette même année, il aménage sa maison à Yerres. Il y fait installer un



four électrique pour cuire les modelages en pâte de grès.

Lors de la seconde guerre mondiale il est mobilisé à 57 ans. Fait prisonnier il est détenu à l'Oflag XXI A où il organise des séances de dessin, de modelage, de sculpture sur bois pour ses compagnons. Les artistes-peintres ont même le privilège de sortir du camp, le matin, pour travailler sur le motif. Il reçoit la croix de guerre 39 - 45.

Après son retour d'Allemagne, il va connaître une longue période de déprime. Il faudra attendre l'année 1953 et sa rencontre avec Gilberte Cournand qui possédait la galerie d'art « La Danse » place Dauphine à Paris. Elle réussit à convaincre Maurice Charpentier de lui confier ses trésors mettant en actions les quatre grandes danseuses : Isadora Duncan, la Pavlova, Karsavina et Spessivtzeva : médaillons, plaques de bronze, des supports permettant au sculpteur de nous dévoiler la grâce de ces ballerines qui ont marqué leur époque en Europe.³⁶ L'exposition a un succès retentissant.

Hymne à la joie des fleurs (1948) - Coll. D. Leroy

³³ Élève à Paris-Sorbonne, elle intitule son mémoire: « Maurice Charpentier-Mio 1881-1976, sculpteur chorégraphique », mémoire que nous avons pu consulter au Centre National de la Danse à Pantin.

³⁴ Gustave Eiffel convie Charpentier-Mio à une soirée au cours de laquelle se produisent plusieurs danseurs des Ballets Russes (15 décembre 1921).

³⁵ Nous devons cette confidence à Michel Bonnard, qui fut son élève de 1947 à 1951.

³⁶ Lire dans le *Dimanche Matin* du 5 juillet 1953, le compte rendu de l'exposition signé par Alice Vignaud.

Suivant les conseils de Gilberte Cournand, Maurice Charpentier-Mio effectue deux donations : le 13 juillet 1957 en faveur du musée de l'Opéra (30 plaquettes), puis le 13 juin 1972 encore pour le même musée et pour la bibliothèque de l'Arsenal.

Le 26 avril 1957, il épouse à Yerres à 76 ans Madeleine Marie Grandillon, surveillante générale au Préventorium Albert Calmette.

Le maire de Yerres, Paul Sanouiller, remet, le 11 janvier 1969, à 58 anciens combattants de la Grande Guerre, une médaille commémorative du 50ème anniversaire de l'armistice. Maurice Charpentier-Mio est l'un des heureux récipiendaires.³⁷

Il décède le 27 juin 1976 dans sa maison « La Lézardière » sise rue de Bellevue et est inhumé dans la stricte intimité selon sa volonté formelle, sans fleurs, ni discours civils ou militaires «comme au front » le 30 juin dans le cimetière communal à Yerres.³⁸

Aujourd'hui, ses œuvres sont présentées en France au Petit Palais, au musée d'Orsay, à l'opéra Garnier mais aussi à l'étranger.



Tombe de Charpentier-Mio - Collection M. Patron

Pierre Charles Olivier de Gourcuff (Paris 2e Arr. 26 octobre 1853 – Yerres 20 octobre 1938) critique littéraire, auteur dramatique, poète et publiciste.

Le second fils de Marie Ferdinand Charles de Gourcuff et d'Eugénie Fidière des Prinveaux fait ses études à Nantes et s'oriente vers la littérature. Il débute par des écrits dans la « Revue de Bretagne et de Vendée » et est un des fondateurs d'une société poétique appelée « le Grillon ». Ses premières poésies paraissent dans « le Réveil-Matin » avant de devenir le rédacteur en chef de plusieurs journaux comme le « Korrigan » et la « Revue Littéraire ».

Il épouse à Nantes le 24 mai 1880 Carmen Marguerite Caroline Panou de Paymoreau, née le 22 janvier 1862 à Nantes, fille de Théophile et de Gabrielle Théodora Marie Arondel de Hayes.

En 1883 il est secrétaire de la Société des Bibliophiles bretons³⁹ et membre de la Société archéologique de Nantes. Il collabore de plusieurs périodiques bretons avant de

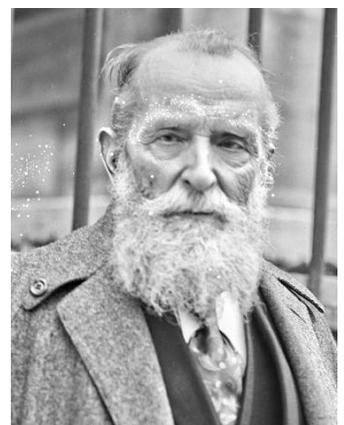


Photo de presse prise au Père-Lachaise

³⁷ Cf. Compte-rendu dans le numéro 3 du journal local « Les amitiés yerroises », et dans le livret édité lors de l'exposition de 2018 « De l'armistice au traité de Versailles » réalisée par la SHY.

³⁸ Cf. Faire-part de décès.

³⁹ Il publie « Chants de divers pays (poésies inédites) » d'Hippolyte Lucas en 1893 à 400 exemplaires numérotés.

partir en 1889 pour Paris.

Il collabore à l' « Etendard » et au « National » et devient rédacteur en chef de la « Nouvelle Revue Européenne » en 1896. Il récite volontiers des poésies lors de l'inauguration de monuments élevés en l'honneur de personnalités bretonnes. Parallèlement il fait représenter des pièces en vers de sa création sur des scènes parisiennes dont l'une à la Comédie Française en 1902.

Si on veut faire la liste complète de ses interventions dans la revue de Bretagne et de Vendée on en compterait environ deux cents montrant ses connaissances et son érudition. A plusieurs reprises il signe ses textes sous le nom de Pierre de Kerlon.

En 1890 il publie « Le Rêve et La Vie ⁴⁰ » une série de poésies puis l'année suivante un roman « Une vie brisée » publié dans le journal « Le National » et une pièce en un acte et en vers « Le retour du Croisé ».

Après la création de la « Revue Historique de l'Ouest » en 1901 il fournit des comptes-rendus bibliographiques sur des artistes bretons participants au Salon de 1903.

De 1892 à 1906 il écrit une série d'articles de critique d'art et de critique dramatique dans le journal « Le Pays ».

A partir de 1895 il fait des communications diverses dans la « Revue des traditions Populaires ».

Ensuite il écrit un drame en prose « Hugues Fariol ⁴¹ », une comédie « Braves gens » puis un drame en 3 actes et en vers « Jean Kerver ⁴² » et une comédie en vers « Nuit de Noël ⁴³ »

Président des « Hugophiles ⁴⁴ » il publie en 1906 un petit livre dédié aux amis de Victor Hugo : « Les Hugophilies ».

Il devient ensuite un conférencier très écouté et se produit aussi bien à Paris que dans l'Ouest (Indre-et-Loire et Nantes).

Il revient à l'écriture en produisant diverses préfaces. En 1934, il écrit un poème dramatique : « Garnier pleurant Ronsard » qui sera interprété par M. Puig-Leclerc du théâtre Albert 1^{er} ⁴⁵ et M. Jean Gadois du Théâtre des Champs-Élysées lors de l'inauguration du buste de Robert Garnier ⁴⁶ à La Ferte-Bernard le 16 septembre 1934.



Anniversaire de La Fontaine au Père Lachaise

Il s'est éteint doucement à 85 ans à Yerres entouré des siens. Il habitait l'avenue du Château de Grosbois. Ses obsèques eurent lieu le samedi 22 octobre 1938 en l'église de sa ville. Son corps a été inhumé dans le cimetière communal. ⁴⁷

⁴⁰ Titre emprunté à Gérard de Nerval sans le vouloir qui déclencha une polémique sur « la possession d'un titre par un auteur » (lire Gil-Blas du 25 mars 1913).

⁴¹ Joué lors de la onzième « Veillée » à Plaisance le 17 avril 1899 avec succès.

⁴² Revue de Bretagne et de Vendée (1898) pages 81 à 103.

⁴³ Représentée au Grand-Guignol à Nantes le 22 décembre 1901.

⁴⁴ Société née le 23 mai 1901 d'une fervente admiration pour Victor Hugo.

⁴⁵ Devenu le théâtre Tristan Bernard,

⁴⁶ Illustre Poète de cette ville, en présence du Ministre de l'Éducation Nationale et de sa famille.

⁴⁷ « Paris Soir » du 23 octobre 1938 mais les recherches effectuées à Yerres ne donnent aucune trace de l'inhumation.

Quand les politiciens goûtent à la « douceur de vivre »

Julien-Théophile-Henri Chevreau (Belleville 27 avril 1823 – Yerres 26 mai 1903)



Portrait par Paul Delaroche
(musée de Compiègne)

Il est le fils de Jean-Henri Chevreau, député de l'Ardèche, et le frère de Théophile-Léon Chevreau, député et préfet.

Il débute en publiant avec Léon Laurent-Pichat⁴⁸ des vers : *les Voyageuses* (1843). Il abandonne la littérature et tente, sans succès, d'entrer dans la politique en 1848, mais il échoue aux élections pour l'Assemblée constituante, et s'attache à Louis Napoléon Bonaparte, qui, un mois après être devenu président de la République, le nomme le 10 janvier 1849 préfet de l'Ardèche.

Après le Coup d'État du 2 décembre 1851, il devient secrétaire général et chef du personnel au ministère de l'Intérieur. Ayant été appelé à défendre le budget de l'intérieur devant le Corps législatif (1853), son ministre, Victor de Persigny⁴⁹, trouve qu'il ne s'acquitte pas convenablement de sa tâche, l'envoie comme préfet à Nantes, puis préfet du Rhône. L'empereur l'appelle au Sénat le 15 mars 1865.

Le 5 janvier 1870, le ministre Émile Ollivier⁵⁰, après avoir exigé la démission d'Hausmann comme Préfet de la Seine, le met à sa place.

Dans le cabinet présidé par Charles Cousin-Montauban⁵¹, Chevreau reçoit le portefeuille de l'Intérieur.

Il s'occupe de l'organisation de la garde nationale mobile, mais la révolution du 4 septembre l'oblige à quitter Paris. Il part en Belgique, puis en Angleterre, auprès de l'Impératrice Eugénie.

De retour en France, il se présente aux élections du 14 octobre 1877 comme candidat conservateur dans la 1^{re} circonscription de Privas (Ardèche), mais il échoue.

Aux élections du 14 février 1885 il est élu et siège à droite, dans le groupe de l'Appel au peuple. Mais tous les élus de l'Ardèche furent invalidés et aux élections suivantes lors de la convocation du 14 février 1886, la liste républicaine obtient la majorité.

Il est fait Grand officier de la Légion d'honneur le 13 août 1861.

Il épouse Elise Micart, avec qui il a deux enfants :

- Comte Urbain Chevreau d'Antraigues (1855-1934), marié à Madeleine de Cholet, fille de Henry de Cholet, officier de cavalerie et de Marie-Charlotte-Armande-Lucie du Pouget de Nadaillac.
- Henriette Chevreau (1857-1940), mariée au baron Napoléon Gourgaud (1857-1918), ils sont les parents de Napoléon Gourgaud (1881-1944), grand collectionneur et mécène, qui vers 1925 avec son épouse américaine, Eva Gebhard, créa le musée napoléonien de l'île d'Aix.

Il demeure entouré de sa femme et de son nombreux personnel : cuisinière, femme et valet de chambre, institutrice, religieuse garde malade, etc., rue des Camaldules ainsi que nous le précise le recensement de 1901.

Il quitte ce monde le 26 mai 1903 à onze heures du soir à Yerres âgé de 80 ans et ses obsèques sont célébrées en l'église Saint Honest le vendredi 29 mai à 10 heures 30. Suivant la volonté du défunt, les honneurs militaires ne sont pas rendus et il n'y a pas de délégations officielles. L'inhumation a lieu au cimetière communal.

⁴⁸ A 18 ans ils partirent pour un long voyage, l'Italie, la Grèce et l'Égypte et écrivirent des poèmes à 4 mains.

⁴⁹ Jean-Gilbert Victor Fialin, duc de Persigny (1808 - 1872) nommé ministre de l'Intérieur en 1852 par Louis-Napoléon Bonaparte.

⁵⁰ Surtout connu pour avoir été en 1864 le rapporteur de la loi qui fixa pour la 1^{ere} fois les bases du droit de grève.

⁵¹ Comte de Palikao (1796-1878), général et homme politique.

Henri Dorgères (Wasquehal 6 février 1897 – Yerres 22 janvier 1985)

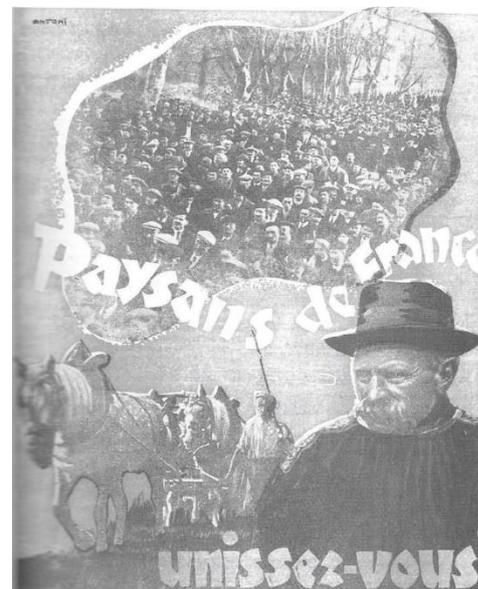
Henri-Auguste d'Halluin, dit Henri Dorgères, est un homme politique et syndicaliste français.



Il est le fils de Léon Auguste Joseph d'Halluin, boucher de profession, qui s'est installé sur Wasquehal après son mariage. Henri suit l'enseignement primaire à l'école du Capreau⁵² et reçoit le prix départemental au certificat d'études. Son père décède en 1909 et il aide sa mère à tenir le commerce. Brillant élève, il poursuit ses études grâce à une bourse au lycée de Tourcoing, au moment où la Première Guerre mondiale éclate.

Il est arrêté à trois reprises et notamment en janvier 1918 alors qu'il tente de passer en Hollande. Il est alors condamné et emprisonné à la forteresse de Bruges en février 1918 et s'évade en octobre, et regagne les lignes alliées. Il obtient la Croix de guerre pour cette action.

Il passe son baccalauréat ès lettres, s'oriente vers une carrière juridique et suit pendant deux ans des études de droit. Il se marie, à Lille en 1921, avec Cécile Cartigny, et entre la même année au *Nouvelliste de l'Ouest* à Rennes. Il s'installe définitivement en Ille-et-Vilaine à compter de 1922, et y découvre les difficultés de la condition paysanne, dont il devient aussitôt un défenseur convaincu. À partir de 1925, Henri d'Halluin est rédacteur au quotidien catholique *Le Nouvelliste de Bretagne* puis directeur du *Progrès agricole de l'Ouest*. C'est alors qu'il prend le pseudonyme de Dorgères pour signer ses articles.



Tract

Fondateur en 1934 des Comités de défense paysanne dits aussi « Chemises vertes » d'après la couleur de leur uniforme. Il réclame un État autoritaire et corporatiste. Son mouvement revendique jusqu'à 420 000 membres à la fin des années 1930. Le mouvement de Dorgères participe activement au « Front Paysan ». Il organise plusieurs mouvements d'action paysanne. C'est d'abord le « Comité de défense paysanne contre les assurances sociales » créé en 1929 en Ille-et-Vilaine car opposé à la loi du 5 avril 1928⁵³, qui étend le bénéfice des assurances sociales aux ouvriers agricoles. Suivent les mouvements du Front paysan en 1934, de Défense paysanne, des Jeunesses paysannes. En 1935, il est secrétaire général de la Ligue des paysans de France et l'année suivante, délégué à la propagande du Syndicat agricole de défense paysanne. Il fait publier son principal ouvrage « *Haut les fourches* » dans lequel il exprime ses principales idées : « *Nous voulons une France forte et prospère, une France débarrassée des partis et des politiciens qui l'ont affaiblie et ruinée* »

Fin 1939, il entre comme volontaire dans le corps franc du 15^e régiment d'infanterie alpine, et combat en Alsace : il est nommé caporal, reçoit la croix de guerre et est titulaire d'une citation. Capturé par les Allemands à Saint-Valéry-en-Caux, il s'enfuit en zone libre. Soutien de Pétain, il est nommé délégué général à l'organisation et à la propagande de la Corporation paysanne créée par Pierre Caziot⁵⁴ le 21 janvier 1941. Il publie en 1943 *Révolution paysanne*, où se précisent déjà un certain nombre de thèmes préfigurant le poujadisme : « *Le fonctionnaire, voilà l'ennemi* ». Défenseur de la petite ferme, il s'éloigne peu à peu de la Corporation, dominée par les grands propriétaires. Cet engagement ne l'empêche pas d'aider les prisonniers évadés et les résistants poursuivis : pendant l'Occupation, il a délivré des centaines de fausses cartes à des prisonniers évadés ou à des personnes poursuivies par les occupants. Souvent il leur a fait franchir la ligne de démarcation dans le Cher.

⁵² École de Wasquehal.

⁵³ Les salariés titulaires d'un contrat de travail sont couverts par l'assurance maladie.

⁵⁴ Secrétaire d'état à l'agriculture et au ravitaillement.

Il est décoré de la Francisque par le maréchal Pétain. Henri Dorgères est arrêté par les Alliés en août 1944 et emprisonné à Paris. Condamné à dix ans d'indignité nationale, il est amnistié pour services rendus à la Résistance et libéré le 26 avril 1946. Toutefois, un arrêté ministériel de juin 1945 l'exclut pour cinq ans de toute participation à des organismes agricoles.

Il est député d'Ille-et-Vilaine à l'Assemblée nationale du 2 janvier 1956 au 8 décembre 1958.

Il s'oppose à la ratification des traités instituant la Communauté économique européenne (CEE) et Euratom et s'abstient lors du vote du 19 juillet 1957 sur la prorogation des pouvoirs spéciaux en Algérie. Il ne prend pas part au scrutin du 27 mai 1958 sur la révision constitutionnelle. S'il vote le 1^{er} juin la confiance au général de Gaulle, il est l'un des deux seuls députés à s'abstenir volontairement lors du vote du 2 juin sur les pleins pouvoirs, mais il soutient la révision constitutionnelle. Se rapprochant de Pierre Poujade, Henri Dorgères crée le Rassemblement paysan, en 1957.

Il meurt dans l'oubli total à Yerres⁵⁵ le 22 janvier 1985.

⁵⁵ L'acte de décès enregistré à Yerres indique que Dorgères est décédé à l'hôpital situé 33, rue de l'abbaye à Yerres et qu'il était domicilié à Antony au 116, rue de Saint-Exupéry

Des seigneurs du XVIIe siècle rejoignent le couvent des Camaldules à la fin de leur vie

Gaspard de Fieubet (Toulouse 1626 – Yerres 1694)

Gaspard de Fieubet de Naulac seigneur de Ligny, conseiller au parlement de Toulouse, chancelier de la reine Marie-Thérèse, poète.

Fils d'un maître d'hôtel du roi Henri IV, chancelier de la reine, marié à Claude Cohade.

Avant tout, Fieubet obéit au devoir de sa charge, chancelier de la reine, il honore la magistrature. Louis XIV l'envoie aux postes les plus difficiles. Il est délégué comme conseiller du roi aux Etats de Bretagne où il séduit par l'élégance de son discours. Plus tard, Fieubet préside les *Grands-Jours*⁵⁶ du Poitou. Mais c'est surtout dans l'aide qu'il apporte à la reine Marie-Thérèse dans ses missions de conciliation, de charité et de paix qu'elle lui donne sa pleine confiance. Pour ses gages, Fieubet recevait 1000 livres et en plus du montant de sa pension était de 6000 livres.



Au cours de sa jeunesse, il suivait les mœurs de son temps : une foi profonde n'empêchait pas une vie légère. Il avait abusé « des charmes de la poésie pour flatter l'orgueil des beautés terrestres » pourra-t-on entendre dire lors de son éloge funèbre.

En 1677, Gaspard de Fieubet habite l'hôtel qu'il s'est fait construire à Paris au 10 rue des Lyons. Il ouvre ses salons à la société la plus raffinée, il accueille les représentants les plus glorieux de la littérature et des arts. Il reçoit La Fontaine et Mme de Sévigné. A l'époque, La Fontaine ayant mis la « fable » à l'honneur, Fieubet se doit d'en écrire une, ce sera « *Ulysse et les sirènes* »⁵⁷. Avec la même facilité, il compose des vers latins. Les recueils du temps lui attribuent un quatrain en l'honneur de la comtesse de Suze.

En 1691, après la perte de sa femme, Marie Ardier (décédée en janvier 1686), qui le laisse sans enfant, il renonce à sa charge et quitte Paris pour rejoindre le couvent des Camaldules qu'il avait connu autrefois trente ans plus tôt lors d'une chasse.

Cette retraite surprend et fait beaucoup de bruit. Il devient un vrai pénitent, la prière, la lecture des écritures saintes, la récitation du bréviaire occupent une grande partie de ses journées. Quand on lui demande ce qu'il fait là il répond : « *Je m'ennuie, c'est ma pénitence, je me suis trop diverti* ».

Après trois années passées ainsi, il trépassa le 10 septembre 1694 âgé de 67 ans.

« *Il fut l'un des Esprits les plus polis de ce siècle* » dira de lui Voltaire.

René de Froulay, Comte de Tessé (Le Mans 14 mai 1648⁵⁸ – Yerres 30 mai 1725)

René III de Froulay, comte de Tessé, lieutenant-général pour les provinces du Maine, du Perche et de Laval, maréchal de France, général des galères de France, premier écuyer de la Dauphine et grand d'Espagne, chevalier de l'ordre de la Toison d'or, est un officier général de Louis XIV et diplomate sous la Régence.



Portrait par Laumosnier

⁵⁶ On donnait le nom de Grands-Jours à un tribunal extraordinaire qui siégeait en province dans des circonstances particulières. Seuls les rois avaient le pouvoir de convoquer cette sorte d'assises.

⁵⁷ Se reporter à la *notice historique sur l'Ecole Massillon* (pages 41 et 42) par Paul Lallemand

⁵⁸ Acte de baptême : archives de la Sarthe.

Arrière-petit-fils de Jean de Beaumanoir (1551-1614), fils de René II de Tessé et de Madeleine de Maugé.

Saint-Simon qui l'a bien connu dit de lui dans ses Mémoires : « *C'était un homme doux, poli, flatteur, voulant plaire à tout le monde... l'homme à tout faire de M. Louvois et celui qui de partout l'informait de toutes choses, aussi en fut-il promptement récompensé.* »

René III sert comme aide de Camp du maréchal de Créquy en 1669 puis combat au cours de la guerre de Hollande.

Une commission du 25 mars 1674 autorise le comte de Tessé à lever un régiment de dragons à son nom. Pendant qu'on en accélérât la formation, il épouse le 10 juin 1674 Marie Françoise Auber d'Aunay, fondatrice de l'abbaye royale Notre-Dame-d'Aunay en Normandie. Elle lui donne 7 enfants :

- René-Mans, né le 11 novembre 1681, comte de Tessé, vicomte de Beaumont, de Fresnay et marquis de Lavardin, grand d'Espagne, mort le 22 septembre 1746.
- René-Louis, dit « le marquis de Tessé », d'abord chanoine dans l'ordre de St Benoit, il quitta l'état ecclésiastique pour se marier en Suisse en 1711 avec Anne de Castan.
- René-François, dit « l'abbé d'Aunay » entra dans l'ordre de Malte, mourut en 1734.
- Marie-Françoise Philiberte se maria, encore mineure, le 30 mars 1697 avec Claude II marquis de la Varenne, baron de Sainte-Suzanne et gouverneur de La Flèche. Celui-ci étant mort le 23 février 1699, elle se remaria en 1714 avec Jean-François de Briquerville comte de la Luzerne.
- Henriette-Marthe épousa le 15 janvier 1698 François Édouard Colbert, marquis de Maulévrier et décéda le 5 juillet 1751 à Paris
- Françoise-Gabrielle, abbesse de La Trinité de Caen de 1720-1729.

En 1674, il rejoint l'armée du Roussillon commandée par le comte de Schomberg, et s'illustre à Saint-Jean-de-Pagès le 26 juin. En janvier 1675, il est choisi pour commander la cavalerie en Sicile. Il obtient le 9 octobre 1680 la lieutenance-générale au gouvernement du Maine, du Perche et de Laval, et en 1681, le commandement du Dauphiné.

La famille de Quincé avait conservé une ancienne charge de mestre de camp général⁵⁹ des carabins. En 1684, Tessé l'achète pour 40000 livres, mais le roi la supprime et lui donne à la place celle de mestre de camp général des dragons. Le 10 mars 1685, Tessé prête serment comme mestre de camp des dragons entre les mains du maréchal Louis François de Boufflers, colonel-général des dragons. Il le doit aux liens privilégiés qu'il entretient avec le marquis de Louvois.

À la révocation de l'édit de Nantes (1685), il est chargé des dragonnades⁶⁰ dans la principauté d'Orange. Il obtient le grade de maréchal de camp en 1688, puis de colonel général des dragons en 1692.

Au cours de la guerre de la Ligue d'Augsbourg (1686), il joue un rôle de premier plan dans le sac du Palatinat, ordonné par Louvois (janvier-février 1689). Dans les derniers mois de la guerre, il soutient le siège du fort de Pignerol en Italie du Nord.

Lors de la guerre de Succession d'Espagne en 1702, il défend Mantoue assiégée et reçoit trois blessures. Il devient maréchal de France en 1703 et est nommé général en chef des armées d'Espagne l'année suivante.

⁵⁹ Le mestre de camp général a une compagnie qu'on appelle « la Mestre-de-camp-générale ». Le mestre de camp général dispose des emplois de son régiment ; il propose les sujets au ministre.

⁶⁰ Persécutions dirigées sous Louis XIV contre les communautés protestantes pour l'exercice de leur culte.

À ce poste, son premier ordre est de lever le siège de Gibraltar qui n'avait apporté aucun résultat. Le problème tenait au ravitaillement des assiégés par la flotte anglaise : Tessé en conclut que Gibraltar ne pourrait tomber qu'à la suite d'une action terrestre et maritime combinée. Toutefois, la destruction de l'escadre française dépêchée à cette fin le 21 mars 1705 lors de la bataille de Marbella⁶¹ mit un terme à son entreprise. Tessé décide l'abandon du siège à la fin d'avril.

Il repousse l'invasion anglo-portugaise dirigée par Henri de Massue. Tessé laisse du terrain aux envahisseurs, puis les bat à Badajos et à Alcántara.

En 1706 il se consacre au siège de Barcelone. Les troupes françaises pratiquent trois brèches dans les fortifications. Mais une flotte de secours commandée par John Leake est annoncée et Tessé lève promptement le siège dans la nuit du 11 au 12 mai, abandonnant sur place des blessés, des canons, et des caisses de munitions. Après ce repli, Tessé est relevé de son commandement.

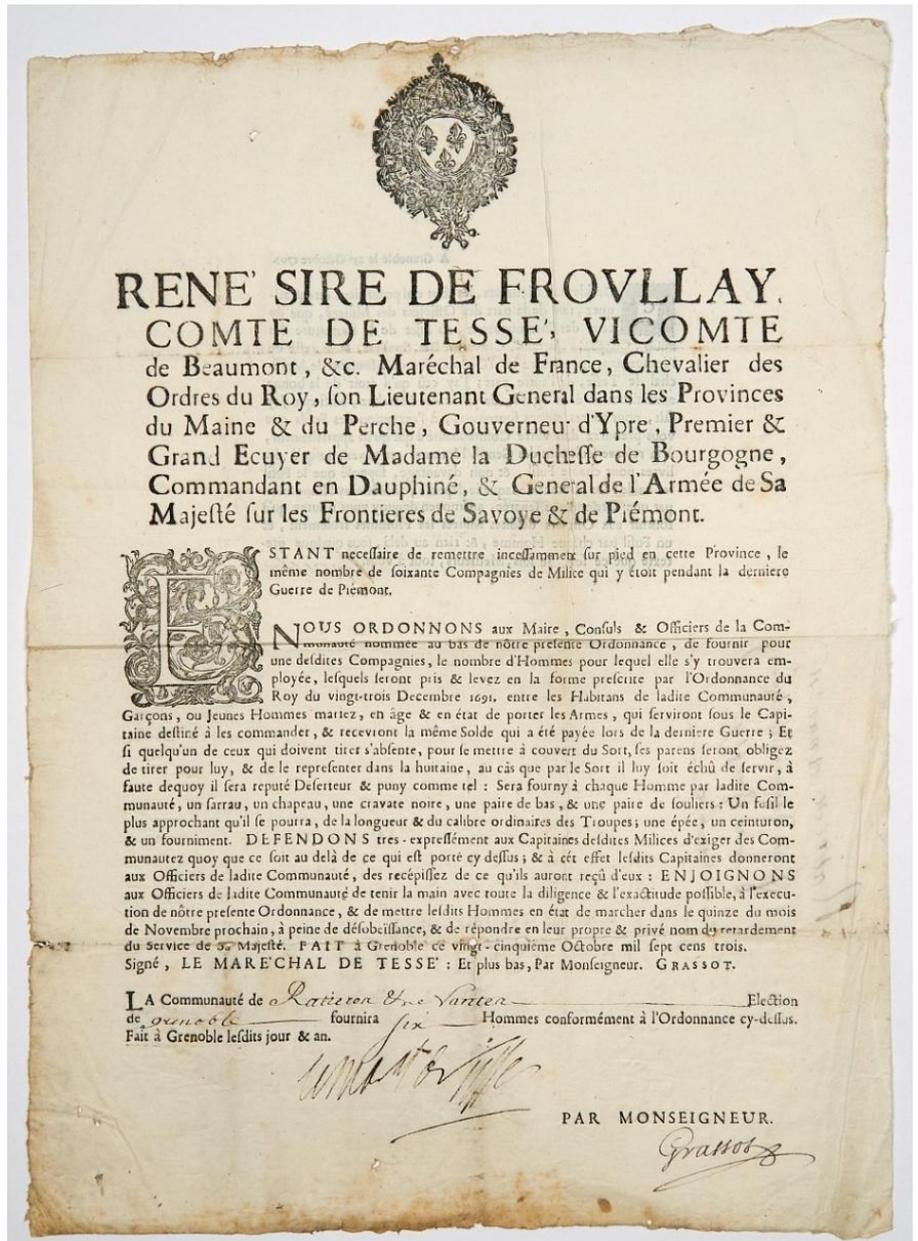
En 1707, il tient en échec Eugène de Savoie-Carignan au Siège de Toulon (1707).

En 1712, René de Tessé est nommé général des galères, charge dont il se démit en 1716 pour entrer au conseil de la Marine.

Entre 1693 et 1696 il tient avec Victor Amédée II de Savoie des pourparlers secrets qui aboutirent au traité de Turin (29 août 1696), et au mariage du duc de Bourgogne avec Marie-Adélaïde de Savoie.

En 1708 il est nommé ambassadeur à Rome, puis en 1723 en Espagne. Installé aux Camaldules, le roi insiste pour qu'il parte en Espagne. Il persuade l'ancien roi Philippe V d'Espagne de remonter sur le trône, son fils et successeur venant de décéder. Le maréchal de Tessé se démet l'année suivante de sa charge d'ambassadeur en faveur de son fils.

De retour aux Camaldules, il s'éteint le 30 mai 1725.



⁶¹ Une violente tempête malmène la flotte française. Sur cinq navires présents, trois sont pris par l'escadre anglo-néerlandaise, deux s'échouent et sont incendiés par leurs équipages.

Yves Marie de La Bourdonnaye (Rennes 21 août 1653 – Yerres 17 août 1726)

Yves Marie de La Bourdonnaye de Coëtion, Marquis de La Bourdonnaye, Vicomte de Coëtion, Intendant de Poitiers, Rouen, Bordeaux et Orléans, Maître des Requêtes, Conseiller d'État.

Il est le fils de Louis de La Bourdonnaye de Coëtion et d'Anne du Bot. Il épouse le 12 janvier 1687 Catherine de Ribeyre, dont il aura trois enfants :

- Catherine de La Bourdonnaye (1688-1758) qui épousera Henri Lefevre d'Ormesson.
- Louise Antoinette de La Bourdonnaye (1697-1720) qui épousera Paul Esprit Feydeau de Brou.
- Louis François de La Bourdonnaye (1702-1779)

Il est fait Conseiller au Parlement de Bretagne le 17 novembre 1677.

Devenu Maître des Requêtes en 1689, il est nommé la même année Intendant de Poitiers, avant de devenir Intendant de Rouen en 1695, puis de Bordeaux en 1700 et enfin d'Orléans du 18 août 1709 à avril 1713 où il devient Conseiller d'État.

Sur l'enquête prescrite en 1697 pour l'instruction du duc de Bourgogne, l'intendant de la Bourdonnaye, en poste à Rouen, fait un mémoire considéré comme le plus court de tous, encore qu'il ne soit pas certain qu'on puisse avec certitude lui en attribuer la rédaction.

En février 1717, le Roi Louis XV donne par lettres patentes au Vicomte de Coëtion le titre de Marquis de La Bourdonnaye.

Il finit sa vie au couvent des Camaldules. Son fils et son gendre feront graver ces mots sur sa tombe : *"Ici est déposé tout ce qu'avait de mortel Yves-Marie de La Bourdonnaye, Vicomte de Coëtion ; issu d'une ancienne famille noble de Bretagne, honorée des plus grands emplois dans l'Église, dans l'épée et dans la robe, homme d'un esprit supérieur, mais encore d'un plus grand courage et d'une intrépidité autant inflexible aux attraits de l'espérance qu'inaccessible aux incertitudes de la crainte."*

Remerciements à toutes les personnes qui nous ont aidés à l'écriture de ce texte : Michel Bonnard, sculpteur et élève à 12 ans de Maurice Charpentier-Mio, pour les précisions apportées et les photographies extraites de ses archives, Adèle Taillefait pour la consultation de son mémoire sur Charpentier-Mio, Maurice Pourchet et son article « Maurice Charpentier-Mio et la danse » dans la revue « Mobilier et Décoration », André Bourachot, Monique Patron, Véronique Gossîôme-Roncin, Didier Leroy et Gilles Baumont pour les documents qu'ils nous ont communiqués et leur relecture.